

rien n'est plus frappant que les indices de bonté, de gaieté et de douceur de caractère qu'on peut recueillir à chaque page de chaque récit, et quoique cette situation paraisse réellement irrémédiable, on ne peut se défendre d'espérer qu'il lui restera un meilleur avenir. Il faut faire quelque chose pour susciter un intérêt soutenu envers l'Afrique; chacun de nous doit comprendre que nous avons une dette à acquitter, et qu'il est de notre intérêt de nous efforcer de faire progresser notre connaissance de ce pays.

Le langage a une connexion intime avec le développement des arts, de l'industrie et du commerce; les découvertes que l'on fait en étudiant une langue rendent plus clairs les traits caractéristiques sociaux et intellectuels du peuple qui s'en sert. L'existence de certains mots, plus ou moins transformés dans l'idiome d'une tribu qui a eu le malheur d'être privée de toute communication avec le monde extérieur, nous parle de quelques relations que l'histoire n'a pas enregistrées, et la présence

ou même l'absence de certains mots, a une valeur historique. De ce que les langues Pongoui et Congo de la côte occidentale ont de telles affinités avec le Souahili de la côte orientale, on peut tirer la preuve d'une unité d'origine contre laquelle il n'y a pas à s'élever, malgré les régions non frayées qui les séparent et l'ignorance absolue de ces peuples en fait de navigation. Après tout, le commerce de la pensée est la plus grande et la plus antique forme de commerce que le monde puisse avoir connue, et nulle industrie n'est si ancienne, si répandue, si ingénieuse, ou représente aussi nettement la ligne qui sépare l'homme de la bête que la fabrique des mots, qui a toujours marché sans jamais se ralentir depuis que le monde est monde.

Je n'ai pas la présomption de prétendre connaître aucune des langues qui se comptent par centaines en Afrique et que nous allons passer en revue, sauf cependant l'arabe qui est une importation étrangère. Peut-être cela n'en vaut-il que mieux. On dit que si un bibliothécaire lit un seul livre

il est perdu ; car alors il risque de perdre sur cette *unité* la sympathie et le dévouement qu'il doit *au tout*. Je m'en suis aperçu lorsque, il y a quelques années, j'écrivais sur les langues des Indes-Orientales ; la connaissance des idiomes de la famille aryenne n'était pas une excuse pour savoir trop imparfaitement les dialectes non aryens et servait plutôt à rendre cette lacune plus sensible. Et puis le linguiste aborde un sujet comme celui-ci en botaniste plutôt qu'en maraîcher. Il ne sait ni planter ni faire pousser les pommes de terre, mais il connaît les caractères des tubercules et la place qu'ils tiennent dans le monde botanique, et cette connaissance il la prend dans les pages des auteurs les plus estimés. Mes conclusions linguistiques ne reposent pas sur la théorie spéculative individuelle de l'écrivain, mais sur des faits pratiquement recueillis sur les lieux par les missionnaires, puis classifiés et mis en ordre par un des maîtres de la philologie comparée, Frédéric Müller de Vienne. Dans ses livres : *Ethnologie Allgemeine*

et *Grundriss der Sprachwissenschaften*, il embrasse l'Afrique tout entière et lui donne la place qui lui convient en face du reste du monde. D'autres savants se sont adonnés à l'étude de certaines parties de l'Afrique, Bleek pour les langues du sud, Lepsius et Reinisch pour celles du nord-est; mais on remarque une grande diversité d'opinions entre ces savants, et il y aura à résoudre bien des questions difficiles avant d'arriver à un résultat satisfaisant. Tout ce qu'on pourra faire de notre temps ne sera que provisoire. Il n'y a pas une seule subdivision de notre sujet à l'égard de laquelle on puisse dire que nous ayons à notre disposition les matériaux nécessaires pour nous former une opinion raisonnée. Chaque voyageur rapporte des noms de tribus parlant un idiome inintelligible pour les hommes de sa suite, ou même pour les peuplades avoisinantes à une distance de quelques jours de marche soit en avant, soit en arrière. Dans certains cas, un maigre vocabulaire représente tout ce que nous savons des mots, une ins-

cription douteuse sur une carte tout ce que nous savons de l'habitat. Or les deux choses élémentaires requises pour une connaissance linguistique de dernier ordre sont : une carte linguistique indiquant la situation approximative du peuple qui parle une langue donnée; un vocabulaire de quelque étendue donnant les mots usités recueillis sur place, ou de la bouche d'individus dont cet idiome constitue le langage propre, habituel et usuel. Au point de vue de ces simples données indispensables, notre science des langues de l'Afrique est lamentablement en défaut : nous savons qu'il existe des tribus à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud de certaines autres tribus, que leur langage diffère de tous les idiomes connus, qu'on ne peut se faire comprendre d'elles sans interprètes, et là s'arrête notre science. Nous ne pouvons négliger de mentionner l'existence d'un langage de ce genre; nous présumons qu'il appartient au même groupe ou à la même famille que ses voisins parce que nous n'avons pas de preuve du contraire, mais tout cela est

incertain. En somme, notre science des langues de l'Afrique ressemble beaucoup à la connaissance qu'a le géologue de la surface du globe, c'est-à-dire, nous possédons une idée passablement exacte des idiomes parlés le long des côtes tout autour du continent, nous avons pu parfois jeter çà et là un regard furtif dans l'intérieur, et nous en sommes réduits à des hypothèses visionnelles pour tout ce qui regarde le centre.

Les anciennes nations de l'Europe et de l'Asie ont laissé des archives de leurs langues, telles qu'elles se parlaient dans l'antiquité, dans leur littérature ou dans les inscriptions des monuments. A l'exception des documents égyptiens, éthiopiens, puniques ou tamachéques, l'Afrique ne possède pas d'archives du passé. Dans les hiéroglyphes de l'Égypte se trouve la pépinière de tous les autres alphabets qui existent dans le monde, mais aucun autre peuple de l'Afrique n'a inventé, adopté ou modifié une forme d'écriture employée ailleurs. La famille sémitique a apporté sa

forme de caractères si connue, qui avec le mahométisme se propagea dans les groupes hamitique, foulah et nègre, ainsi que dans le souahili de la famille bantu. Le syllabaire éthiopien dégénéré est devenu l'amharique moderne et le tigré. L'antique forme de l'écriture libyque ne nous est connue que par des inscriptions monumentales, et sa forme moderne n'a qu'un emploi très restreint. Sur la côte occidentale une forme particulière d'écriture syllabique fut inventée il y a peu d'années dans la tribu de Véi, et excita plus d'intérêt qu'elle ne le méritait, car ce n'était qu'une adaptation d'une méthode européenne et non une conception originale; quand une fois l'idée a été inventée de représenter les sons par des symboles, qu'importe ce que sont ces symboles, pourvu qu'on les comprenne bien.

L'alphabet latin, avec certaines modifications spéciales, a été généralement adopté par les missionnaires; ce sera le type dominant sur le continent. Des observations qui précèdent on peut conclure

que nous n'avons, en ce qui concerne les langues de l'Afrique, aucun moyen de comparer le passé et le présent; notre tâche se réduit donc à reconnaître et à enregistrer les idiomes que nous trouvons en usage dans la population, et à rattacher ces notes à l'ordre de classification qui s'harmonise le mieux avec nos conceptions antérieures des nécessités scientifiques.

La classification de Frédéric Müller, la seule qui embrasse tout le continent, s'impose à mon opinion. Elle n'est pas universellement acceptée; pour les uns elle est trop simple; il leur faudrait une classification basée sur les difficultés inextricables de la construction, ou de grands traits cardinaux tels que l'absence ou la présence de distinction de genres. Pour d'autres elle n'est pas assez simple, car ils ne reconnaissent que deux éléments dans les langues de l'Afrique, l'élément étranger du nord et l'élément indigène du sud. Il y a peut-être bien quelque vérité au fond de cette théorie, et on est en droit de supposer qu'il a existé, à quelque époque

éloignée, une population noire totalement distincte par la race et le langage du peuple au teint clair qui envahit le continent, venant de l'Asie par flots successifs à de longs intervalles et se mélange avec la race indigène. Nous ne pouvons cependant tenir compte que des faits seulement, et Frédéric Müller présente ces faits avec une précision suffisante dans les six familles ou groupes dont nous avons parlé tout à l'heure, et que nous allons décrire en détail après nous être détournés un instant pour indiquer les langages étrangers de l'Europe et de l'Asie, qui ont pénétré dans les temps modernes sur les côtes et se sont établis d'une façon permanente, refoulant, dans certains cas, les idiomes indigènes, ou se mélangeant avec eux pour donner naissance à de nouveaux jargons.

Tandis que certaines langues qui jadis ont fait la loi dans le nord de l'Afrique, telles que l'égyptien, le phénicien, l'éthiopien, l'ancien persan, le grec, le latin et le vandale, ne se font plus entendre, d'autres se sont imposées avec autorité tout

autour du continent. En Égypte toutes les grandes langues de l'Europe ont droit de cité ; à Tripoli et à Tunis on parle le français et l'italien. Le français et l'espagnol ont élu domicile en Algérie et au Maroc. Le long de la côte occidentale nous trouvons le portugais dans les groupes d'îles des Açores, de Madère et du Cap Vert. Sur la terre ferme, à une grande distance dans l'intérieur, cette langue est souvent l'instrument des communications écrites ; des voyageurs disent l'avoir entendu parler à la cour de Muata Yanvo, le Cazembe, et de Sepopo sur le haut Zambèse, et des milliers de nègres en font usage dans la colonie d'Angola et celle de Mozambique, sur la côte orientale : cette langue a laissé une empreinte persistante en Afrique, comme dans l'Inde, et il est probable qu'elle est beaucoup plus répandue en Asie, en Afrique et en Amérique qu'au Portugal même. L'espagnol est devenu la langue des îles Canaries et de Fernando Po. L'action du français se fait sentir dans la colonie de Saint-Louis sur le fleuve Sénégal